

IL VA Y AVOIR DU SPORT MAIS MOI JE
RESTE TRANQUILLE

Une balle perdue

Valérie Zenatti

RÉCIT DE FICTION

Une balle perdue

Valérie Zenatti

Trempée de la tête aux pieds, les mains rougies, le nez qui coule, les yeux barbouillés de larmes et de mascara fondu : je suis la reine des filles lamentables.

Non. Reine, c'est trop bien. Et trop commun aussi : personne avant moi n'a eu son jean déchiré au niveau des fesses puis sur toute la longueur des jambes, retombant jusqu'aux chevilles, me conférant un aspect très proche d'une banane à moitié épluchée, et très éloigné de la fille dont je rêve chaque jour en contemplant le reflet que me renvoie le miroir de la salle de bains.

Ici, pas de miroir. Bienvenue chez les flics !

Flic, floc, flic, floc fait la pluie sur les vitres du commissariat, et je me demande d'où vient ce mot, flic, et pourquoi la prof de français ne nous apprend pas ces choses-là.

Peut-être qu'elle n'en sait rien, elle non plus. Qu'elle ne connaît pas l'histoire de chaque mot.

Moi, j'ignore ce que je risque. Une grosse amende. La prison, peut-être. Il me semble qu'on peut y aller, à quinze ans, et j'ai bientôt quinze ans et demi.

Le commissaire (pourquoi soudain je pense « commissaire » ?) va appeler ma mère, il finira bien par trouver son numéro. Mais il lui faudra du temps. Ils ne savent rien de moi. J'ai décidé de ne rien dire, de ne pas ouvrir la bouche, de les fixer sans répondre lorsqu'ils me parlent, ou de baisser les yeux. Ça fait bizarre de se taire. C'est comme si un miroir sans tain se dressait entre les autres et moi. Comme si je les voyais sans qu'ils me voient. Je comprends leur langue et ils ne comprennent pas la mienne. J'aime ça.

Un mot est figé dans ma tête, comme une hache dans un tronc. En fait, si je voulais être précise, je dirais que je ressemble à une banane à moitié épluchée et totalement assassinée.

Maman.

Si je suis ici, c'est à cause d'elle.

Et de Yannick Noah, accessoirement.

La question est de savoir lequel des deux est le plus coupable, et comment je vais me sortir de là. J'ai du temps pour réfléchir à la question. C'est le flic tout pâle qui l'a dit, en se frottant le sourcil droit et en bégayant un peu :

- Bon, ben, j'sais pas pour toi, mais moi, là, j'ai tt-tout mon temps.

Il s'est calé dans son fauteuil, a croisé les bras et a fait mine de regarder ailleurs.

J'ai mordu l'intérieur de mes joues. J'ai essayé de me prendre discrètement dans les bras, pour me réchauffer.

*

* *

J'avais neuf ans. Peut-être envie de faire de la danse africaine, de l'équitation, du ukulélé, des claquettes. Ou rien, pourquoi pas. Aucune activité. Ma mère a dit :

- Ethel, tu vas faire du tennis.

Elle n'a pas posé de question, elle n'a pas demandé : Ethel, voudrais-tu apprendre à jouer au tennis ? Ethel, est-ce que ça te plairait de jouer au tennis ?

Non. On pourrait résumer l'histoire par un dialogue pour débutant en allemand ou en anglais. Le genre d'exercice qui fait croire que dans les autres langues, les gens parlent tous au ralenti, sans jamais s'énerver ni mâcher les mots, en détachant bien chaque syllabe. Voix neutre numéro Un susurre à Voix neutre numéro Deux :

Que va faire Ethel ?

Ethel va faire du tennis.

Pourquoi Ethel va-t-elle faire du tennis ?

Parce que sa mère l'a dit.

La mère d'Ethel a-t-elle demandé à sa fille si elle souhaitait faire du tennis ?

Non, la mère d'Ethel n'a pas demandé à sa fille si elle souhaitait faire du tennis.

Quand la mère d'Ethel demandera son avis à sa fille sur quoi que ce soit, ce sera signe que la fin des temps est proche, des choses incroyables et inenvisageables se produiront : le ciel commencera par se couvrir de ténèbres, les montagnes se fendront en deux et de leur centre jailliront des fleuves écarlates. Un orage terrifiant ébranlera la terre du nord au sud et d'est en ouest. Puis une lumière d'argent et d'or engloutira les ténèbres pour toujours, le loup sera ami avec le poussin, l'agneau avec le lapin, les fashion victims marcheront main dans la main avec les babas cool, on pourra bronzer sans crainte d'avoir un cancer, la banquise cessera brutalement de fondre ou bien elle fondra et ce ne sera pas dramatique, on ira passer ses vacances d'été au pôle Nord et ma prof de français aura les pommettes roses et les yeux brillants parce qu'elle sera très amoureuse.

- Ethel, je t'ai inscrite à un cours de tennis. Tu commences mercredi prochain. On va acheter ton équipement cet après-midi.

Rien que des phrases affirmatives. Point, à la ligne.

J'avais traîné des pieds pour aller au magasin où j'avais essayé des jupettes plissées blanches et bleu marine, des polos de toutes les couleurs, un bandeau dans les cheveux, un autre pour le poignet. J'avoue que ça m'avait plu.

Après avoir acheté la raquette, j'avais demandé à maman :

- On jouera ensemble ?

- Quand tu auras un bon niveau. Pas avant. Je déteste jouer avec des débutants.

Sur le retour, elle m'avait raconté ce jour-là, « celui dont je me souviens le mieux, de toute ma vie, le 5 juin 1983 », avait-elle dit, et sa voix avait brusquement changé.

- En ce temps-là, le tennis était très populaire, au moins autant que le foot aujourd'hui. Tout le monde ou presque connaissait les dix premiers joueurs et les dix premières joueuses du classement mondial. Björn Borg nous avait enflammés. Puis il y avait eu John McEnroe, Jimmy Connors, Martina Navratilova... Mais les Français ne brillaient pas particulièrement. Et puis, il y a eu Yannick... Yannick Noah.

- Ah... comme le chanteur ?

Elle m'avait lancé un regard qui aurait pu clouer sur place un troupeau de gnous attaqué par des hyènes.

- Pas « comme » le chanteur. C'est le chanteur ! Avant, il était tennisman. Un grand. Un génie. Il nous a fait vibrer, tu ne peux pas savoir...

- Non, je ne peux pas savoir.

Elle n'avait pas relevé. Avait poursuivi, rêveuse.

- C'était à Roland-Garros... J'avais quinze ans... Je jouais depuis quelques années. Près du club où Yannick Noah s'était entraîné, tu sais, là-haut, vers Primerose.

- Non, je ne sais pas.

- Eh bien, il est né au Cameroun, mais il était tellement doué qu'on l'a envoyé en France, ici, à Nice, pour qu'il se perfectionne... Bref. J'ai suivi tous les matchs, dès les éliminatoires, j'ai même fait semblant d'être malade pour rester à la maison¹. Il ne laissait aucun set à ses adversaires. Une énergie et une détermination extraordinaires, qu'on ne voyait pas sur les courts de tennis, sauf chez les filles peut-être. Il y avait deux catégories de joueurs : les flegmatiques, ou les fous furieux comme McEnroe, qui était capable d'engueuler les arbitres, le public, et de casser sa raquette comme un sale gosse pourri gâté. Et puis il y a eu ce quart de finale, où on a tremblé. Noah avait en face de lui Lendl qui ne se laissait pas démonter et qui lui a pris un set...

*

* *

- Tu as perdu la mémoire ? T'as trop peur d'être grondée alors t'es devenue amnésique?

J'étouffe un fou rire. Difficilement. Ce type se bat à chaque mot pour ne pas bégayer. Il a dû beaucoup souffrir à l'école. Peut-être souffre-t-il encore. Je n'ai plus envie de rire. Il hausse les épaules :

- C'est pas grave, on a tout notre temps.

Il n'est pas méchant, parce qu'il me laisse squatter son bureau. Dehors, dans les couloirs, il y a des cris, des gens souls, du sang, de la colère. Des bruits de commissariat.

- Allez, raconte. Dis-moi pourquoi tu étais en train d'escalader ce mur. Tu sais, Miss Chat, c'est pas un endroit pour toi ici...

Miss Chat ?

Il me regarde avec un petit sourire qui étire ses yeux jusqu'aux tempes.

- Tu comprends pas, hein? Le chat ! Souple, qui grimpe haut, mine de rien, et se tient si bien en équilibre... Comme dans La main au collet, de Hitchcock. T'as pas vu le film ? Ça se passe pas loin d'ici, à Cannes, avec une voleuse qui grimpait sur les toits comme un chat... Comme toi...

Il veut causer, se donner des airs cool de flic qui aime le cinéma et qui connaît la vie, il cherche à m'avoir, mais je ne tomberai pas dans son piège. Je serre mes dents qui se sont mises à claquer et ferme les yeux.

*

* *

J'avais eu droit à la cassette VHS, une relique précieuse que ma mère conserve dans un petit coffre indien dont elle seule possède la clé. Elle l'avait glissée dans le magnétoscope avec un air béat. Gênant.

¹ Note de l'auteur à ses lecteurs : de par cette petite phrase prononcée mine de rien par la mère d'Ethel, on apprend que les parents ont séché des cours lorsqu'ils étaient plus jeunes, même s'ils l'avouent rarement et de façon détournée. Retenez-le. On ne sait jamais, ça peut servir.

- J'avais acheté la cassette avec mon argent de poche. On venait tout juste de s'offrir un magnétoscope enregistreur... Mais d'abord, ferme les yeux quelques secondes. Imagine que tu es en 1983. Il n'y a pas encore de téléphone portable, pas d'Internet, pas de MSN, pas de MP3. On ne parle pas du trou dans la couche d'ozone et Justin Timberlake est à peine né. Il sait prononcer quinze mots à tout casser. La France est devant son poste de télévision. C'est un moment historique. Un Français est en passe de gagner Roland-Garros pour la première fois depuis trente-six ans.

- Un Noir.

- Pardon ?

- Yannick Noah, il est noir. Y'a des gens qui disent qu'on peut pas être français et noir.

- Ce sont des connards.

- Maman ! T'as dit un gros mot !

- On s'en fiche. Je veux dire, dans ce cas précis, on s'en fiche de dire des gros mots.

- Mais les connards, ils étaient aussi devant la télé ? Ils étaient contents quand il a gagné ?

Elle avait soupiré.

- Peut-être... Mais toi, tu ne dois pas parler comme moi. Tu dois dire : les racistes. Bref. Revenons à la finale. Noah a vingt-trois ans. En face de lui : Mats Wilander, dix-neuf ans. Un Suédois. Très doué, beaucoup de sang-froid. (Elle avait enclenché la cassette, débranché le téléphone, éteint son portable, apporté du jus d'ananas et des cookies sur la petite table du salon.) Je ne t'en dis pas plus. On va regarder ensemble.

- Maman, mon papa, il était noir comme Yannick Noah, ou moins ?

Elle avait fait comme si elle n'avait rien entendu. Notre vieux magnétoscope avait choisi ce jour-là pour commencer à donner des signes de fatigue. Il y avait l'image et pas le son. Après avoir tout essayé, branché, rebranché, appuyé sur des tas de boutons pour rien, maman avait fait le son. Elle m'avait expliqué le système de calcul des points : 15, 30, 40, égalité, avantage, jeu, set, match. Et tous les termes de jeu : service, service lifté, coup droit, revers, lob, ace, passing shot, faute, smash, volée, faux rebond.

Au début, ça m'intéressait moyennement de contempler la balle passer au-dessus du filet d'un côté, puis de l'autre. Je préférais regarder le public qui tournait la tête vers la droite puis vers la gauche dans un mouvement parfaitement synchronisé, c'était pathétique et drôle. J'observais les ramasseurs de balle aussi, accroupis dans les coins, prêts à bondir et à courir comme des créatures de dessins animés, en accéléré, pour ramasser les balles sur le terrain. Je pensais qu'ils avaient dû frimer au collège, en disant : « Ben moi, j'ai touché cent quarante-six balles jouées par Yannick Noah. »

Et maintenant, ils étaient vieux comme ma mère, les ramasseurs de balle.

Et Noah encore plus.

Et le flic encore plus encore.

*

* *

Il était devant moi avec deux gobelets en plastique.

- Prends. C'est brûlant. T'en as besoin. Du cacao. Tu aimes ça, non ?

J'ai pas répondu. Il a posé un gobelet devant moi, sur la table toute moche en

faux bois, et il a gardé l'autre dans ses mains. Il est resté debout, à me fixer :

- T'es cassée, c'est ça ? Y'a l'image, mais y'a plus le s-son, hein ?

J'ai tourné la tête vers une affiche sur le mur, à ma droite. C'était un profil d'homme à barbichette. Si on le fixait quelques secondes, le profil se transformait en femme nue. Et pourtant, rien ne bougeait sur la feuille, aucun trait, il n'y avait pas de magie. Ça dépendait juste de ce que j'avais envie d'y voir.

J'ai regardé mon jean. Il était foutu.

*

* *

Finalement, j'avais commencé à suivre le jeu vraiment. Le tracé des balles, les figures géométriques invisibles qu'elles dessinaient. Les deux joueurs sautillant comme s'ils avaient des ressorts à la place de la plante des pieds. Les forces qu'ils rassemblaient pour les concentrer dans un geste, dans le mouvement de la raquette vers la balle qui claquait sur les cordes; c'était à la fois comme un jeu, un combat et un ballet. Plus de deux heures. J'aurais pu trouver ça trop long, m'en aller, dire que j'avais mal à la tête. Maman m'en aurait voulu à mort, mais ça aurait été une façon de parler, même si lorsqu'elle est fâchée contre moi, j'ai l'impression de mourir un peu. Toujours est-il que je suis restée collée à l'écran. Fixant cette manière de dompter la balle, et à travers elle, l'adversaire.

Je revois tout très nettement. Pour les deux dernières minutes, j'y suis, je les ai vécues, j'étais là-bas.

Dans le dernier set, Wilander sauve une balle de match. Les deux joueurs sont à égalité, il faut les départager au tie-break. Noah reste concentré. Grimaçant de fatigue, mais concentré. Une balle de match supplémentaire en sa faveur. Il est au service. Il sert. Monte au filet. Wilander renvoie la balle d'un long coup droit. Noah se retourne pour suivre la trajectoire de la balle, mâchoires serrées. Elle rebondit au-delà de la ligne blanche. Trop loin. Noah tombe à genoux, en larmes, sur le sol en terre battue. La foule se lève et l'acclame. Dans le plus grand des silences pour nous. Ça fait très bizarre. Même maman s'est tue. La caméra passe sur des visages fous de joie. Et un homme, noir lui aussi, mais plus âgé que Yannick Noah saute par-dessus la balustrade qui le sépare du court. Il trébuche. Tombe. Noah court vers lui, l'aide à se relever. Ils sont dans les bras l'un de l'autre et pleurent, pleurent, pleurent.

Je suis sûre que c'est son père.

Dans les tribunes, une femme blonde aux lunettes de soleil lève les bras en V vers le ciel. Ses mains s'agitent et se plient, elle fait signe : viens, viens.

Maman aussi a le visage baigné de larmes.

*

* *

Mon ami flic s'est assis en face de moi en faisant un faux mouvement. Des minuscules gouttes de cacao giclent sur sa chemise bleue. Il les contemple, contrarié. Là, je ne peux me retenir. J'éclate de rire. Je renverse la moitié de mon cacao sur moi. Je ris encore plus fort. Il répète « Oh là là, oh là là », je n'en peux plus, je ris trop, je crois que je vais faire pipi sur moi. Et puis quelque chose se transforme, se met à pousser

dans ma poitrine comme la plante dans Jack et le haricot magique et mon rire se mue en larmes.

De grosses larmes qui coulent, coulent, coulent. Plein de petits ruisseaux sur mes joues qui inondent mon visage.

Mon ami flic me tend un mouchoir. Je me mouche en produisant un bruit de trompette atroce. Il me tend tout son paquet. Je renifle. Je lui parle comme si on se connaissait lui et moi. En même temps, je crois que c'est vrai. On se connaît.

- Je n'ai jamais raté un cours de tennis... Même malade, j'y allais, il fallait que je sois la meilleure. J'ai joué en hiver, en été, pendant des heures. J'adore sentir tout le poids de mon corps passer dans une balle, j'adore deviner les coups de mon adversaire, le devancer, le surprendre en montant au filet très vite, en revenant au fond du court, en osant tous les coups possibles, en étant partout à la fois... J'aime le faire courir comme si je tirais les fils d'une marionnette, et puis, de temps en temps, engager un échange avec des balles longues, régulières, un échange interminable où chacun retient son souffle, on se demande qui va rompre le premier, qui va tenter autre chose. Qui va oser... Soudain, c'est comme si l'éternité était possible...

Quelqu'un a ouvert la porte à ce moment-là et a lancé à mon ami flic :

- Martinez va falloir dégager le bureau, là...

Il a fait signe à l'autre de se barrer en me désignant comme si j'étais sur le point de lui révéler où étaient les personnes disparues depuis des années, dont les photos étaient accrochées au mur et qu'on avait perdu espoir de retrouver. La porte s'est refermée. Il a hoché la tête.

- L'éternité, oui...

- Quand je tiens une raquette dans ma main, que son manche est bien calé dans ma paume, j'ai l'impression qu'elle est le prolongement de mon bras, qu'elle est un membre de mon corps, que je peux tout affronter, tout vaincre...

Quand j'ai commencé à jouer contre ma mère, elle gagnait toujours. 6-0, 6-0. Et puis j'ai progressé. Je perdais à 6-1, 6-2, 6-4... Jusqu'au jour où je l'ai battue, le mois dernier. Elle m'a dit bravo, en me serrant la main, comme les joueurs en pleine compétition. Dans ses yeux, j'ai vu qu'elle m'en voulait énormément. C'est horrible les gens qui sourient et qui sont en colère... Depuis, je me sens comme une balle perdue...

Le téléphone a sonné. Mon ami le flic a décroché, s'est raclé la gorge pour maîtriser sa voix et a dit :

- Martinez.

J'entendais une voix indistincte dans le combiné. Martinez écoutait en me regardant et en hochant la tête.

- Oui... Quinze ans, env-viron... M-mmétisse, oui. Grande. Pas très b-bavarde, enfin, ça dépend des moments... Capito. OK. D'accord.

Il a raccroché et a prononcé d'une traite :

- Mais dis-moi, Ethel Razotti, pourquoi on t'a trouvée en train d'escalader le mur de l'hôtel Windsor en pleine nuit sous la pluie ?

- Qui vous a donné mon nom ?

- Peretti. Tu co-connaiss pas. C'est un flic, comme moi. Dans un autre secteur. Du côté de Gambetta, où tu habites, apparemment, avec ta mère. Et elle est très inquiète, ta mère. Alors elle a ap-appelé les flics du quartier pour signaler ta disparition. Tu vois, elle ne t'en veut pas trop de l'avoir battue au tennis... Et ton papa, il joue aussi ?

- Je n'ai pas de papa.

D'habitude, les gens n'aiment pas que je réponde ça. Martinez n'a pas bougé, pas pris de mine apitoyée, ou fermée. Il a attendu.

- Il est pas mort ni rien de tragique : il est juste pas là. Et il sait même pas que je suis là, moi.

- Et l'hôtel Windsor, dans tout ça ?

Yannick Noah est descendu là-bas. C'était écrit dans le journal. Il donnait un concert ce soir au Nikaïa. Je voulais l'approcher, lui parler. Peut-être rapporter quelque chose de lui à maman... Je suis sûre que mon père lui ressemble.

- Et pourquoi t'es pas passée par la porte de l'hôtel ?

J'ai réfléchi. Je me suis revue grimper sur ce mur, avoir peur de tomber, de me briser la colonne vertébrale, de rester paralysée toute une vie, et ces frissons, à l'idée que j'étais en train de tout risquer pour...

- J'sais pas. Je crois que je voulais faire quelque chose d'exceptionnel...

On a partagé un moment de silence.

- Monsieur Martinez... pourquoi on vous appelle les « flics » ?

- J'sais pas... Demande à ta prof de français. Elle est là pour ça, non ?

Épilogue

Maman a coupé le contact de la voiture. Nous ne nous étions rien dit depuis que Martinez m'avait « remise entre ses mains », selon sa propre expression. Une mère, il n'y a rien de tel, a-t-il dit à deux reprises.

J'avais noué les pans de mon pantalon aux chevilles. J'ai pensé que je ressemblais à un okapi obèse, mais ça ne m'a pas fait rire.

- On va marcher un peu sur la Promenade ? a demandé maman.

J'ai dit oui.

Les petits points brillants des réverbères dessinaient le demi-cercle formé par la Promenade des Anglais. Un avion venait de décoller à l'extrémité, sur notre droite. On est descendues sur la plage, on s'est assises sur les galets. Quand j'étais petite, je les ramassais pour les peindre à la maison. J'avais l'impression que chaque galet était un monde. J'en ai ramassé un, lisse, mais pas trop plat.

- Ethel ?

- Oui ?

- Pardon.

- Pourquoi ?

- J'sais pas. Pour tout.

- Maman ?

- Oui ?

- Tu vas essayer de retrouver papa ?

- Oui... Je crois.

J'ai serré dans ma main le galet. Fort. Comme une balle de tennis avant de la lancer très haut pour frapper un service gagnant.

Valérie ZENATTI

DOCUMENTS INFORMATIFS

Document 1

Les qualités d'un champion

Toni Nadal, l'oncle et l'entraîneur du numéro 1 mondial, Rafaël Nadal, livre un des aspects importants de la réussite de son neveu à tennis magazine.

TM : Un point sans doute essentiel pour vous, en tant qu'entraîneur mais aussi en tant qu'oncle, c'était l'éducation. Aujourd'hui, on salue beaucoup la parfaite éducation de Rafaël Nadal...

Toni Nadal : Oui, c'est vrai, c'était capital. Pour deux raisons. La première c'est qu'il est beaucoup plus facile de travailler avec quelqu'un qui a un comportement exemplaire. La deuxième, comme vous l'avez dit, c'est parce que Rafa est mon neveu. Et je ne voulais pas que les gens aient une mauvaise image de lui. Cela dit, je n'ai pas eu beaucoup à travailler sur ce point. Rafa a toujours été un garçon facile. Je n'ai pas souvenir d'une seule fois où il se soit mal comporté sur le court. Il n'a jamais cassé une raquette de sa vie. Je trouve que, d'une manière générale, on néglige trop l'éducation. Je me rappelle de cette image qu'a employée un jour, lors d'un colloque en Italie, Ricardo Piatti, l'entraîneur d'Ivan Ljubicic. Il avait dit : « Le problème aujourd'hui, c'est que si vous demandez à un père de famille s'il préfère que son fils devienne champion de Roland-Garros ou qu'il soit tout simplement un garçon bien élevé, il choisira la première solution. » Or, c'est beaucoup plus facile de gagner Roland-Garros si vous avez une bonne éducation. Car cela veut dire que vous avez une discipline et que vous savez écouter et accepter vos erreurs.



Document 2

Quelques comportements des parents jugés défavorables par les entraîneurs de tennis

Dans le cadre d'une enquête, il a été demandé aux entraîneurs quels étaient les comportements des parents qui avaient une influence négative sur le sport pratiqué par leurs enfants.

La place du sport dans la famille

Si les parents ne sont pas sportifs, les enfants auront plus de difficultés à s'investir. En effet, les parents sont souvent à l'origine de la pratique d'un sport, notamment en jouant de rôle de modèle : « Un enfant ne commence pas à jouer tôt si son père ou sa mère ne l'a pas influencé, ou s'il ne les imite pas en faisant le même sport. »

Les parents mêle-tout

Si les parents sont omniprésents dans la pratique de l'enfant, cela peut le décourager car il aura toujours l'impression de ne jamais en faire assez. Constatamment présents, s'occupant de tout, gérant tout... ces parents ne savent pas s'effacer et laisser l'enfant devenir autonome.

Les projections des parents

Trop de parents remettent ce qu'ils ont raté dans la vie sur les épaules de leur enfant. Les parents se projettent dans l'avenir de leur enfant. Ils n'ont pas pu devenir champions, alors ils veulent faire de leurs enfants des champions.

L'attitude pendant les matchs

Certains parents n'arrivent pas à rester sur le bord du terrain sans réagir. Il faut qu'ils parlent, qu'ils montrent leurs émotions, ils s'énervent, ne tiennent pas en place, interviennent à la place de l'entraîneur. Les enfants ne savent plus qui écouter.

Document 3

Juin 1983 : Yannick Noah remporte Roland-Garros

Ce Roland-Garros 1983 est encore aujourd'hui la dernière édition des Internationaux de France qui a vu un Français triompher. Cette année-là, Yannick Noah est présent dans le top 10 mondial depuis un an.

Après une défaite à Monte-Carlo, son entraîneur, Patrice Hagelauer lui impose une sévère préparation. Ce qui lui permet d'accéder à la finale du tournoi de Lisbonne, qu'il perd face à Wilander, et de remporter une victoire à Hambourg et à Madrid. Il arrive à Roland-Garros en pleine forme et en pleine confiance, pour sa sixième participation à ce tournoi.

Le 5 juin 1983, Noah affronte Wilander, le tenant du titre, en finale. Plus de 15 000 spectateurs sont présents sur le court central et des millions de téléspectateurs sont devant leur télévision. Son excellent service et son superbe coup droit lui permettent de remporter le match en 2h25 de jeu. Noah devient le seul à battre Wilander à Roland-Garros.

<hr/> <hr/> <hr/> <hr/> <hr/> <hr/> <hr/> <hr/>

Après la balle de match et la politesse envers Wilander, Yannick Noah se jette dans les bras de son père, descendu sur le court pour l'occasion. Ce moment est unique dans le monde du tennis français.

D'après un article de Stéphane Gillet, sur le site web <http://www.memosport.fr/juin-1983-yannick-noah-remporte-roland-garros.html>

Document 4

Biographie



Yannick Noah est né en France à Sedan le 18 mai 1960. Son père Zacharie, né à Yaoundé au Cameroun sous protectorat français le 2 février 1937, fut joueur de football professionnel et vainqueur de la coupe de France en 1961. Sa mère, Marie-Claire, est ardennaise et enseignante. Il a trois sœurs.

Lorsqu'il a 3 ans, la famille Noah s'installe à Yaoundé, capitale du Cameroun indépendant depuis le 1^{er} janvier 1960. C'est là qu'il découvre le tennis qui devient sa passion dans un pays qui ne compte que 8 courts ! En 1971, il se fait remarquer par Arthur Ashe, premier joueur de peau noire à remporter un tournoi du grand

Chelem ; il lui offre une raquette. À onze ans, il part en pension à Nice afin de jouer au tennis.

Il se lance dans une carrière professionnelle en 1978 et il remporte ses premiers titres. En 1982, il entre pour la première fois dans le top 10 mondial.

Carrière musicale

Parallèlement à sa carrière tennistique, il se tourne dès 1990 vers sa seconde passion : la musique. Sa première chanson, Saga Africa, devient le tube de l'été 1991.

Engagement associatif

Yannick Noah s'implique également dans différentes associations caritatives entre autres Fête le mur, une association d'éducation par le tennis et d'insertion sociale dans les quartiers qu'il crée en 1996. Implantée au cœur des quartiers défavorisés de 20 villes en France, l'association permet aux enfants des cités de pratiquer le tennis, de se perfectionner dans ce sport et, pour certains, d'y trouver un débouché professionnel comme dans l'arbitrage. Des équipes pédagogiques professionnelles les initient et les aident à progresser.

Il arrive en tête des personnalités préférées des Français. Peut-être parce qu'il a ce petit plus qui fait la différence. Il incarne au naturel cette « coolitude » qui lui permet d'être à la fois le pote, le gendre, le grand frère ou le papa idéal de plusieurs générations de Français. Il n'a jamais oublié d'où il venait. Il parle comme tout le monde, à tout le monde. Et surtout, il s'amuse !

